

Le temps dans *Dernier Royaume* de Pascal Quignard¹

Midori OGAWA

En 2002, Pascal Quignard entame une série d'ouvrages intitulé *Dernier Royaume* dont le premier tome *Les Ombres errantes* lui a valu le Prix Goncourt². La série a pour but de retracer l'Histoire humaine telle que conçoit l'écrivain, à partir de la *table rasa* d'après la seconde guerre mondiale, une sorte de mise à plat des valeurs occidentales qui trônèrent longtemps dans l'Histoire de la race. L'écriture mélange les styles et genres : romans, contes, mythes, fragments autobiographiques, réflexions philosophiques, anthropologiques, savoir scientifique et articles de journaux. Il s'agit d'une œuvre libre et mêlée, accumulant et combinant les citations et les questions les plus diverses, à mille lieues de toute catégorie littéraire.

Dans cette remise en question de l'humanité, la question du temps occupe la première place, d'autant plus qu'il est ce sur quoi sont fondées non seulement notre vie intime et collectif, mais aussi la conscience ou l'Histoire. Le deuxième et le troisième tomes de *Dernier Royaume*, *Sur le Jadis*³ et *Abîmes*⁴ y sont consacrés en particulier.

1. L'origine du Temps

Composé de chapitres enchaînés eux-mêmes de fragments, *Dernier Royaume* ne s'apparente guère à un ouvrage théorique. Cela ne signifie pourtant pas l'absence de thèses. La tentative de Quignard rappelle ce qu'il nomme « rhétorique spéculative », procédé cher aux rhéteurs anciens qui, chassés par le pouvoir romain, exerçaient leur art déclamatoire sur les procès *fictifs*. Quant à Quignard, il pose trois prémisses. Une : l'homme est un être dont l'existence enjambe deux mondes. D'où le titre de *Dernier Royaume*, lequel présuppose un autre royaume qui l'a précédé, à savoir la vie antérieure dans l'utérus. Deux : « Nous sommes les pousses de l'antériorité invisible »⁵, c'est-à-dire de l'étreinte des deux parents ayant eu lieu avant notre existence. Trois : « Ce qui nous procède est actuel en nous »⁶. Quelque chose du premier royaume demeure en nous. Ces trois constats forment la condition humaine primaire.

Comment *Sur le Jadis* et *Abîmes* conçoivent-ils le temps humain ? Dans le 11^e chapitre de *Sur*

¹ L'origine de cet article est une communication prononcée au CNRS de Paris le 27 septembre dans un séminaire organisé par l'Analyse critique des Modernités.

² Le cycle de *Dernier Royaume* compte à ce jour douze tomes : *Les Ombres errantes* (2002), *Sur le Jadis* (2002), *Abîmes* (2002), *Les paradisiaques* (2005), *Sordidissimes* (2005), *La barque silencieuse* (2009), *Les désarçonnés* (2012), *Vie secrète* (1997), *Mourir de penser* (2014), *L'enfant d'Ingolstadt* (2018), *L'homme aux trois lettres* (2020), *Les heures heureuses* (2023).

³ Pascal Quignard, *Sur le Jadis*, (2002) 2013, coll. « Folio ».

⁴ Pascal Quignard, *Abîmes* (2002), 2005, coll. « Folio ».

⁵ *Sur le Jadis*, chap. 11, p. 29.

⁶ *Op.cit.*, chap. 81, p. 253.

le Jadis, Quignard explique son devenir en deux étapes.

« Pendant des millénaires le temps fut un pur sortir. L'espace sortant (...). Le devenir poussait en avant chaque saison comme un revenir vers sa plus grande force, vers sa sève fécondante. Le temps avait un but : c'était ce que la langue française appelle de façon merveilleuse le printemps⁷ ».

Cet état originaire du temps se ramifie ensuite en deux mouvements : « Divergent de l'issir, puis s'opposant à lui, l'irréversibilité orienta les morts durant les millénaires (...) tandis que la réversibilité orientait la nature que cherchaient à imiter les vivants⁸ » sous forme de rituels religieux et sociaux pour rassurer le renouveau et la reproduction. De là résultent deux passés. D'une part, le passé qui ne revient pas, étant chassé hors du temps humain ; d'autre part, le passé orienté dont on attend le retour⁹.

En sommes, le temps fut d'abord une pure perte, comme le précise l'écrivain : « Je pose que le temps n'a pas trois dimensions. Il n'est que ce battement, ce va-et-vient. Il n'est que ce déchirement inorienté¹⁰ ». Pour l'espèce humaine, la forme initiale du temps s'incarne dans l'image du face-à-face de la prédation, l'instant crucial déchiré entre la vie et la mort, lequel invente ensuite la nature puis l'univers comme décor de la scène, que la société a ensuite ritualisée et que la langue a remémorée. La temporalité saccadée et intermittente de la chasse laisse peu à peu la place à une durée linaire qui invente une généalogie. L'homme acquiert la conscience de l'Histoire, et le temps trois dimensions, passé, présent et avenir. A partir de ce moment, le temps devient tel que nous concevons. On est hanté par l'idée de l'origine qu'on identifie avec la naissance, laquelle sert du bord temporel du « dernier royaume ». L'individu, la société, l'Histoire, chacun se réfère à son passé pour fonder et consolider son identité. Quignard écrit : « Ce sont toujours des ancêtres qui feront les récents. Ce ne sera jamais le contraire. Telle est l'irréversion du temps¹¹ » : « Le rétroviseur est l'âme même¹² ». Au fur et à mesure, ce qu'on appelle temps est curieusement réduit au seul passé. Du point de vue d'ontogenèse, « [d]epuis le commencement des siècles, il n'y a que le début d'un jour. Sur cette terre il n'y a jamais de crépuscule¹³ ».

Le passé est non seulement ce qui s'allonge mais aussi ce qui se gonfle et se multiplie. Dans le

⁷ *Op.cit.*, chap. 11, p. 32.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Op.cit.*, p. 33. « D'une part, le passé orienté. Bâti sur l'axe, sur la flèche mortelle, irréversible. Le passé qu'on cherche à rendre sans retour. (...) D'autre part le passé projeté à l'aval construit sur deux axes qui se font face à partir du cercle récurrent, céleste, saisonnier qui fait revenir annuellement le venir de la vie animale, végétale, sociale ».

¹⁰ *Abîmes*, p. 30.

¹¹ *Sur le Jadis*, chap. 76, p. 225.

¹² *Ibid.*

¹³ *Op.cit.*, chap. 3, p. 14.

4^e chapitre de *Sur le Jadis* intitulé *Les bonheurs*, on lit :

« Il est des bonheurs dont on se dit qu'il faut les préserver de l'oubli non pas parce qu'ils sont grands ou extraordinaires, mais parce qu'ils sont contagieux. (...) Les remémorations qui engagent peu à peu notre volonté procurent une chaleur qui ne procède plus de leurs contenus. (...) Une étrange cuisson les a perfectionnés. (...) Avec chaque amour on change de passé.

Avec chaque roman qu'on écrit ou qu'on lit on change de passé.

Voilà le passé ¹⁴».

Dans le chapitre des *Abîmes* intitulé *Sur la profondeur du temps*, on lit ceci :

« A partir du XV^e siècle, l'Europe commença de creuser. Elle n'eut de cesse de devenir sa propre antiquité. Ce furent tout d'abord des manuscrits, des médailles, des statues. Puis des cités et des villas enfouis. Des aqueducs et des temples. Puis, des pyramides. (...) Les bibliothèques et les musées prirent la relève des églises et des palais¹⁵ ».

Voilà le temps humain où le passé de plus en plus vaste s'abat sur le présent ; quant à l'avenir, ce n'est plus l'imprévisibilité, mais seulement le retour probable du passé.

Mais pourquoi l'être humain est-il devenu si friand du passé, à tel point que celui-ci occupe une place disproportionnée dans le temps ? Parce que, en tant qu'animal vivipare, nous avons vécu une autre vie qui nous est devenue ensuite inaccessible. Un jour, nous fûmes chassés de cette vie antérieure pour passer à une autre, marquée par la finitude. Selon Quignard, notre psyché est conditionnée par cet exode immémorial. La question serait de savoir si nous pourrions accéder à ce premier monde totalement perdu. Perdu ? Pas tout à fait, car le reste du premier monde erre dans le second, ou mieux, c'est sur ce reste où est bâti le « dernier Royaume ». Nous sommes sous l'ascendant du premier monde qui ne cesse d'inventer de façon secrète la vie en amont de notre temps. L'existence humaine se situe à la charnière de ces deux temporalités qui ne se partagent pas, et Quignard nomme ce temps antérieur « jadis » qu'il rapproche de l'« aoriste » grec, équivalent du passé simple français, le passé absolu, alors que le temps que nous connaissons est au sujet aux aléas et à la mouvance.

Comment accéder au Jadis ? De là l'hypothèse de Quignard, selon laquelle le Jadis n'étant pas le passé dans le passé ; étant inaltérable, il fait signe à travers lui. Les deux volumes, *Sur le Jadis* et *Abîmes*, sont employés à prouver cette hypothèse. Pour commencer, l'auteur accumule les définitions du Jadis qui s'entendent souvent comme des sentences. Voici quelques exemples :

¹⁴ *Op.cit.*, chap. 4, p. 16-17.

¹⁵ *Abîmes*, chap. 77, p. 229.

« Celui que le temps n'anéantira jamais¹⁶ ».

« On change de passé alors qu'on ne change pas de Jadis¹⁷».

« Seul le jadis broie le passé et rend sa matière à la liquidité originare. / A partir du jadis c'est l'origine qui fait avalanche. L'origine accroît son volume et sa masse sans cesse en venant sur nous¹⁸ ».

« Le jadis par rapport au passé a pour premier trait de ne pas avoir nécessairement été¹⁹». « Le pur jadis est anachronie pure²⁰».

« Le jadis dans l'âme ce qu'est la flamme dans les images de La Tour²¹».

« Jadis qui ne parvient jamais à être : si l'ambivalence est son impossible visage, l'imminence est son mode d'expansion²² ».

« Le Jadis est à la limite du Jamais-survenu et c'est en quoi il ne rencontre pas le passé²³». « Jadis est chose achrone, chose-avant-toute-chose commençant sans fin²⁴».

Nous pouvons multiplier les exemples, mais on en ajoutera juste un qui semble une définition juste du Jadis : « Il y a un passé qui est plus indestructible que le passé. C'est ce que je définis comme le jadis »²⁵.

Quignard multiplie ainsi ses propos sur un objet qu'on ne connaîtra sans doute jamais, objet dont l'existence est entièrement à prouver. Nous ne pourrions nous attendre ici à un argument linéaire et logique. Si logique il y a, elle sera justement servie pour prouver l'improbable. L'écriture fragmentaire s'avère particulièrement opérationnelle, d'autant plus qu'elle laisse travailler les bonds et détours, pour qu'apparaisse à la fin un fil conducteur à travers le méandre de citations.

Dans *Sur le Jadis*, Quignard consacre un chapitre entier au temps chez les anciens Japonais qu'il considère comme l'antipode du temps occidental²⁶. Les fragments valent d'être analysés de près, mais on ne s'y arrêterait pas. En un mot, dans le Japon ancien, le temps se transforme en une multitude de durées qui, en s'érigeant, se muent et touchent leur source, c'est-à-dire le Jadis. Comme Lévi-Strauss qui écrit qu'au Japon, même à notre époque, le temps mythologique coexiste

¹⁶ *Op.cit.*, chap. 74, p. 220.

¹⁷ *Sur le Jadis*, chap.4, p. 17.

¹⁸ *Op.cit.*, chap. 25, p. 73

¹⁹ *Op.cit.*, chap. 53, p. 149.

²⁰ *Ibid.*, p. 152.

²¹ *Op.cit.*, chap. 57, p. 168.

²² *Op.cit.*, chap. 81, p. 254.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Op.cit.*, chap. 75, p. 220.

²⁵ *Op.cit.*, chap. 93, p. 310.

²⁶ Il s'agit du 11^e chapitre de *Sur le Jadis* intitulé « Les charnières du temps au Japon ».

avec le temps historique²⁷, Quignard écrit : « Le temps dans le Japon ancien est un dicté de plénitude. (...) L'autre monde est le passé qui revient. Comme l'eau neuve de la source jaillit de l'autre côté. (...) Autre côté et jadis sont le même²⁸ ». Les anciens Japonais sentaient le Jadis près d'eux, comme une imminence. *Pressentir* le Jadis, voilà la modalité idéale du temps *présent*, si l'on songe à sa racine étymologique *prae-sentia* qui veut dire « être près de ce qui advient ».

Dans *Abîmes*, Quignard cite une légende des Inuits que voici :

« Les populations des Inuites vécurent dans l'inconfort durant des millénaires. On leur demanda, quand on les eut découvertes, pourquoi elles étaient demeurées dans ce froid, dans ces conditions de famine, sur cette espèce de pont de glace plus qu'austère entre Europe et Amérique. Ils dirent :

— Nous avons suivi le soleil. Nous nous sommes arrêtés au lieu de la promesse que sa présence a faite dans le ciel. Nous vivons au centre de la proie toujours, dans l'aire des aurores, entre ours et les rennes²⁹ ».

Face à la temporalité lourde de passé, s'érige un autre temps qui se veut harmonieux avec l'univers. Ces deux exemples contribuent à relativiser la notion occidentale du temps. Et comme beaucoup d'écrivains, Quignard ose nommer des choses qui resteraient autrement obscures, comme le « Jadis » qui, décortiqué en *Ja-a-dis* (il-y-a-un-autre-jour-avant), est lui-même fourni de sens. Dans *Sur le Jadis*, l'écrivain le revêt encore d'une formule nommée « paradoxe de Kenkô », en hommage à Yoshida Kenkô, poète-moine japonais du XIV^e siècle³⁰. Le 15^e chapitre intitulé *Les paradoxes de Kenkô* commence ainsi : « Le temps dans le monde des anciens Japonais consistait dans une paroi-surface semblable à celle d'un étang, d'un lac, de la mer³¹ ». La surface d'eau, le front de la montagne, la porte de la maison..., tout peut devenir la porte par laquelle affleure le Jadis sur le présent : « Le présent ne capitalise pas le passé. C'est le jadis qui ne cesse d'augmenter son jaillissement en toute présence³² ». D'où les paradoxes de Kenkô :

« L'abbé Kenkô proposa deux paradoxes concernant le temps.

Premier paradoxe. L'origine se capitalise. Les premiers anciens sont moins anciens, moins denses que jadis, que les plus récents, eux qui sont de plus en plus érudits, de plus en plus connaisseurs, de plus en plus concentrés, de plus en plus ivres.

²⁷ Cf. Claude Lévi-Strauss, *De l'autre face de la lune ; écrits sur le Japon*, Éd. de Seuil, 2011.

²⁸ *Sur le Jadis*, chap. 11, p. 35.

²⁹ *Abîmes*, chap. 77, p.231-232.

³⁰ Yoshida Kenkô (1283?-1350?)est un moine-poète reconnu notamment par son essai *Les heures oisives* (*Tsurezuregusa*).

³¹ *Sur le Jadis*, chap. 15, p. 46.

³² *Ibid.*

L'abbé Kenkô écrit en 1340 dans son journal : Ce n'est pas le déclin du printemps qui amène l'été mais quelque chose de plus fort que le déclin. Il y a quelque chose d'indéclinable. Il y a une poussée qui ne connaît pas le répit. Les choses qui commencent *n'ont pas de fin*.

Le temps définit l'absence de fin qui est dans l'origine. Pur partir. Le Jadis est le partir inachevable »³³.

D'un côté, le monde dans lequel le passé toujours plus vaste pousse le Jadis au loin en amont du temps ; de l'autre, celui où le Jadis renouvelle sans cesse le présent. En somme, le temps vieillissant versus le temps rajeunissant. Quignard fait du Japon ancien l'antipode de l'Occident. Et ce n'est pas le cas unique, car il multiplie des exemples, comme on vient de le voir chez les anciens Japonais et les Inuites. Voici maintenant l'exemple de la Grèce ancienne : « En Grèce ancienne les organes de l'Être étaient avant tout le Soleil dans le ciel, la montagne dominant la terre, le Chaos, la Nuit, l'Hadès. / Le temps était Typhon³⁴ ». Cette temporalité chaotique et sans orientation cède ensuite sa place à une diachronie. « Dans le culte des ancêtres la parenté quitte la verticalité de l'instant *hic et nunc*, se penche, se courbe, s'horizontalise jusqu'à la frontière —jusqu'à la ligne du seuil de la porte du temps »³⁵. Cette transformation est illustrée par le mythe d'Éos, déesse de l'aurore, et de son amant Tithôn³⁶. C'est un couple formé de Jadis et de Passé en personne : « Le temps passa. Tithôn devint Chronos dans le lit de l'Aurore immortellement jeune. Sa barbe blanchissait à toute allure³⁷ ». Comme les anciens Japonais, les anciens Grecs sentaient le Jadis près d'eux, mais comme *disparaissant*. La mythologie ou tragédie grecque serait une sorte de transposition de ces deux temporalités opposées, celle des dieux et celle des mortels. Dans un chapitre des *Abîmes* intitulé *Passage de l'impensable*, on lit ceci :

« A la fin des tragédies de l'ancienne Grèce, le maître du chœur répète la formule rituelle : A l'inattendu les dieux livrent le passage.

La formule sous-entend qu'il y a un passage (*poros*) pour l'impensable (*adokéton*).

Tel est l'être du temps que contemplent les citoyens-spectateurs venus s'asseoir en demi-cercle aux premiers jours du printemps avant de sacrifier le Bouc de la mue saisonnière.

Il y a un passage pour l'aporie »³⁸.

Ici comme ailleurs, l'écriture de Quignard est si dense qu'il faut délier pour voir le rapport

³³ *Op.cit.*, pp. 47-48.

³⁴ *Abîmes*, chap.33, p. 111.

³⁵ *Ibid.*, p. 111-112.

³⁶ *Abîmes*, chap.63 intitulé « Éos », p.198-199.

³⁷ *Ibid.*, p. 198.

³⁸ *Abîmes*, chap. 56, « Passage de l'impensable », p. 175.

entre la tragédie et la saison. Afin de renouveler le temps, il faut à l'homme le même élan que le passage de l'hiver au printemps, ce qui correspondrait chez l'homme au passage de *l'impensable*. Seuls ceux qui ont osé cette épreuve, tels les héros grecs, auront la chance de naître à nouveau. On trouve là l'une des réponses à l'interrogation : comment accéder au Jadis ? Autrefois, les rituels faisaient intervenir l'éternité dans une temporalité humaine pour provoquer le nouveau. Mais, depuis la Renaissance notamment, le passé ne cesse d'augmenter en Occident au point de repousser au loin le Jadis. Mais celui-ci ne disparaît pas pour autant, au contraire, il fait signe à travers les écarts creusés. Quignard appelle ces écarts « abîmes », d'où le titre du troisième tome de *Dernier Royaume*. Il emploie ce terme pour souligner que les écarts sont irréductibles (le grec « *abssos* » signifie « sans fond »)³⁹.

2. La passion du retour

Pourquoi le Jadis est-il si inoubliable ? Quignard y répond par une aporie : « Tel est le jadis : Ce que nous avons oublié ne nous oublie pas⁴⁰ ». Même si l'étreinte des parents a disparu dans le fond des âges, on sait que notre origine ne peut pas être la naissance. Dans *Sur le Jadis*, Quignard cite Saint Augustin qui distingue « *principium* » (la conception physique) et « *Intium* » (l'initiation sociale) pour écrire : « il y a un pressentiment de la préexistence substantielle, liquide, obscure, ontologique, inconnaissable à la vision, au langage, à la conscience⁴¹ ». Dans un autre chapitre, on lit : « *Atopia* du Jadis. / La scène invisible erre et, étant invisible, ne se pose nulle part⁴². « Le passé est indestructible parce que l'invisible n'a pas plus d'âge qu'il n'a de substance. / Ce qui ne se montre jamais est inusable »⁴³. Oublié inoubliable, le Jadis est le perdu qui ne nous quitte pas. C'est un ovni achronique qui erre dans le temps. Son mode d'apparition ne peut être qu'hétérochronique, à la fois *toujours arrivant* et *jamais arrivé*, et en ce sens, susceptible de nous inciter à la pulsion de répétition.

En Occident, cette pulsion s'est propagée sous forme de *nostalgie*, désir du retour, le mot est récent (inventé en 1678 par un médecin de Milhouse), mais le phénomène remonte loin à l'Antiquité avec son Ulysse, il remonte même aux grottes de Lascaux avec ses dessins de l'homme renversé. On peut ici détourner le paradoxe de Kenkô pour dire : l'origine se capitalise, mais en négatif, et c'est à partir de la fin qu'on image le début. Les abîmes feront alors de l'ombre plus épaisse et profonde que jamais, telle la nuit totale à travers laquelle on guette la première lueur de l'aurore : le Jadis.

³⁹ Cf. *Op.cit.*, chap12, p. 47 : « Abîme dit en langue grecque le sans-fond comme aoriste dit le sans-limite ».

⁴⁰ *Op.cit.*, chap. 12, p. 50.

⁴¹ *Sur le Jadis*, chap. 80, p. 249.

⁴² *Op.cit.*, chap. 78, p. 238.

⁴³ *Ibid.*, p. 240.

La nostalgie en tant que maladie du retour est liée au désir de ce qui a précédé. Davantage, si l'on croit notre écrivain, la formation de l'âme en dépend.

« Le retour hallucinatoire de l'expérience de satisfaction est la première activité psychique.

Le rêve la précède, qui hallucine les êtres dont le corps manque, au cours d'un désordre involontaire.

C'est ainsi que le *nostos* est le fond de l'âme.

La maladie du retour impossible du perdu — la *nostalgia* — est le premier vice de la pensée, à côté de l'appétence au langage.

Encore qu'il faille suggérer que l'acquisition de la langue naturelle n'est peut-être elle-même qu'une maladie du retour du perdu puisqu'il s'agit de faire revenir la voix première, la voix de la mère, telle quelle, à l'intérieur de soi, faute d'être encore à l'intérieur de la chaire maternelle elle-même⁴⁴ ».

S'il en est ainsi, le passé est rempli de phantasmes de toutes sortes, non seulement le rêve, les histoires ou l'Histoire mais même les domaines de sciences.

« La hantise rétrospective est une curiosité ontologique qui est propre à l'ancienne Europe. L'archéologie est une invention européenne. / La capitalisation des savoirs est des âges, l'étymologie et particulièrement les reconstructions des langues vétéro-européennes, la paléontologie et le darwinisme, la psychanalyse réengloutissant l'homme dans l'évolution zoologique ainsi que dans la poussée phylogénétique ont remanié l'originaire mondial⁴⁵ ».

Dans le rêve, le temps devient uniforme, réduit au seul présent. On y rencontre le Jadis qui, tel un prédateur, nous assaillit :

« Le temps de l'apparition du mort, le temps de l'hallucination de la faim, le temps du fantasma du désir, le temps du rêve définissent la chronique de l'*Ersatz*. Dans le temps de l'*Ersatz* un passé vient en se perdant aussitôt. Il était là. « Je te jure : *Il était là* ». Il y a, fondant le monde, un Là d'avant le temps d'y être⁴⁶ ».

« Le temps ancien, dans les sociétés anciennes, est défini comme le temps du rêve. Dans le temps du rêve, *les bêtes tuées reviennent*, leur mise à mort revient, leur partage et la manducation

⁴⁴ *Abîmes*, chap. 12, p. 47-48.

⁴⁵ *Op.cit.*, chap. 75, p. 222.

⁴⁶ *Op.cit.*, chap. 38, p. 123-124.

à laquelle leur sacrifice aboutit reviennent⁴⁷ ».

« Le rêve ne connaît pas de frontières. (...) C'est ainsi que dans le rêve le passé sans limite ronge la limite et fait retour dans l'espace. Dans la nature lors de la fascination des carnivores c'est le bondissement du passé pur qui se lance sur le plus jeune figé par la surprise de tomber nez à nez avec l'aïeul »⁴⁸.

La maladie du retour sert d'amorce à l'activité humaine plus large, le rêve, l'inconscient, et même la pensée y est liée comme le montre cette citation.

« En grec *noésis* et *nostos* sont de même souche. Penser c'est regretter. Regretter c'est voir ce qui n'est pas sous les yeux. C'est la faim qui hallucine ce dont elle manque. C'est le veuf qui voit le visage de l'épouse dont il est privé. C'est le frigorifié qui attend le soleil. Penser, désirer, rêver ont pour base un venir qui ne cesse pas, un sous-venir qui persiste sous le venir au sein de tout ce qui arrive dans l'Avent. Un jadis les fonde⁴⁹ ».

Si le désir du retour relève de l'âme, la pensée, *noésis* en tant que faculté de pensée, s'emploie à trouver l'origine du mal. En ce sens, le penseur est comparable au chasseur du temps :

« L'investigation est le sens du passé.

Le mot latin *investigatio* contient le mot *vestigium*.

Le vestige définit le signe qui témoigne de la présence passée d'un objet dorénavant disparu.

Une empreinte de pied pour un animal.

Les traces, par définition, ne sont donc jamais visibles en tant que traces. Elles ne sont visibles que si elles sont cherchées comme des marques de ce qui n'est plus là.

Toute trace est une bête absente, une chasse possible de ce qui ne s'y voit pas. Seule leur attente les découvre. Je pose ces deux thèses : Il y a une lecture en amont de toute écriture comme il y a des signes avant la langue naturelle.

Toujours l'image qui manque précède. (...)

Seul le mélancolique chasse sans fin (aoristiquement). Seul il voit sans cesse, partout, la trace du perdu merveilleux, le vestige de la reine, l'empreinte de la « vraie ».

Seul le mélancolique porte avec lui la joie arbitraire et foudroyante⁵⁰ ».

⁴⁷ *Op.cit.*, chap. 53, p. 161-162.

⁴⁸ *Sur le Jadis*, chap. 72, p. 206.

⁴⁹ *Abîmes*, chap.12, p.49.

⁵⁰ *Sur le Jadis*, chap. 23, p. 67.

Celui qui se livre tout entier au mouvement de *noésis* remonte en toute allure dans le temps pour trouver sa propre origine, c'est-à-dire son altérité dans laquelle il peut se fondre.

« Un chasseur est un homme en quête de la présence dont il a la faim poignante en lui. (...) C'est une plaie qui cherche son couteau. Un élan qui cherche sa scène bouleversante et l'assaille. C'est un cadavre qui cherche son accident. C'est un mort qui doit entièrement mourir. Qui doit revivre sa mort pour pouvoir ressusciter⁵¹ ».

A la différence du rêveur englouti dans le rêve qu'il fait, il importe au penseur-chasseur de revenir à soi-même après avoir retracé le chemin qui l'avait mené de l'effet à sa cause, afin de se libérer et libérer les autres de l'ensorcellement du passé. C'est à travers cette recherche qu'il peut rencontrer, non pas l'ersatz du Jadis, mais le vrai temps, né de la désynchronie.

« Le temps est la désynchronie. (...) »

Le court-circuit sémantique dans la pensée (deux sens se rencontrent, s'immobilisent, se figent, s'échangent brutalement) aboutit à un cri.

Le cri noétique (en grec ancien le parfait *euréka* signifiait *j'ai trouvé*) correspond directement au coït, à l'imbrication, au rôle de la joie qui précède et qui fait être temporellement à neuf mois de là. Compréhension veut dire cela : prendre ensemble, s'emboîter, embrasser, *co-ire*. Quelque chose de non subjectif et qui ressortit à plus vieux que soi, à plus vieux que le corps, au jadis du corps, est revenu tout à coup dans le champ de sa vision. La trouvaille est cette retrouvaille de l'état non subjectif qui précède l'acquisition de la langue naturelle suivie de la constitution de l'identité personnelle⁵² ».

L'activité de *noésis* ne vise pas à *fixer* les phénomènes *dans* le langage. Son usage est différent de chez les philosophes, il est même *antiphilosophique*, en ce qu'il exige d'abandonner le statut de sujet pour se plonger dans l'altérité. On ne saurait trop souligner que ni l'écriture ni la lecture ne consistent chez Quignard à renforcer la position du sujet, et ce, même si la langue l'assure trop facilement à n'importe qui énonce le « je ». Pour Quignard, écrire et lire existent pour déjouer le langage, pour une simple raison que ni l'un ni l'autre n'ont été fondés sur une identité quelconque, mais eux-mêmes procèdent du résidu de l'antériorité.

Plus ancien que la langue, l'origine de la lecture remonte au temps paléolithique :

« La phrase « Autrefois les hommes étaient encore des animaux » signifie « Avant les langues

⁵¹ *Op.cit.*, chap. 23, p. 68.

⁵² *Op.cit.*, chap. 13, p. 41.

naturelles les bêtes n'étaient pas encore le contraire des hommes ». Les bêtes n'étaient pas des bêtes. (...) Seule la lecture existait déjà et son exercice dominait le monde. Tous les excréments parlaient : ils étaient les traces qui identifiaient chaque absent pour chaque présent au nez et à la vue de chaque errance »⁵³.

Au temps où l'homme fut encore animal charognard, la lecture existait déjà, ou plus précisément, toutes les traces lui parlèrent. Ce rapport change, lorsque nos ancêtres ont acquis une langue naturelle : celle-ci leur permirent de se positionner au centre de l'univers, et, devenu maître de l'espace cognitif, il domine les autres animaux, tel un chasseur qui raconte avec fierté le récit de sa victoire. Seulement, la culpabilité envers les bêtes tuées persiste ; elle s'entasse au fond de l'âme comme un résidu de l'antériorité, en attendant de refaire surface. Ainsi, pour la conscience, tout ce qui fait abîme devient avatar de l'Avant. Quignard intitule l'un des chapitres des *Abîmes* « *L'œil ne voit pas dans le lire* » : « Ce que l'œil n'a pas vu (...), ce qui n'est pas monté du cœur de l'homme envahit comme l'abîme⁵⁴ ». Il écrit aussi : « Examiner l'état du temps dans le ciel ou regarder le regard maternel n'est pas lire des lettres sur une page. / Il y a un « voir sans plus voir » qui est la lecture. Lire passionné des solitaires. / Tout n'est pas symbolique, tout n'est pas linguistique, tout n'est pas abstraction, désidération, iconoclasme, philosophie. Penser *continue*. Penser s'élance pour retrouver le continu, l'indiciel, le *chaos*, la *pulsio*, la virulence, la vie, le jadis sans fin »⁵⁵.

Quant à écrire, il relaie la lecture, puisqu'on écrit sur une page blanche ce qu'on croit lire :

« De même que l'ardoise magique efface sur sa seule surface ce qui y a été inscrit, de même la langue silencieuse lève et ravive quelque chose d'autre dans l'eau de son silence.

L'écriture est une *infantia*. Celui qui écrit est un *infans*, un enfant dans le royaume des mots qui, regagnés par le silence premier, réexposent ce qu'ils cherchent à montrer comme dans leur aube.

Une aube muette se cherche dans la lecture des livres »⁵⁶.

« Le rêve est ce qui fait apparaître comme étant là des êtres absents, ou éloignés, ou disparus, ou morts. Ils sont là, mais le « là » où ils séjournent n'est pas une dimension spatiale (...) ni temporelle (...). Le « il est là dans le rêve » renvoie à un là qui est avant le temps (...) et avant l'espace (...) »⁵⁷.

⁵³ *Abîmes*, chap. 49, p. 152-153.

⁵⁴ *Op.cit.*, chap. 86, « *L'œil ne voit pas dans lire* », p. 260.

⁵⁵ *Sur le Jadis*, chap. 75, p. 222.

⁵⁶ *Op.cit.*, chap.84, p. 262.

⁵⁷ *Op.cit.*, chap. 56, p. 157.

Quignard parle ici du rêve, mais il en est de même pour l'écriture et la lecture, en ce qu'elles créent le même espace a-temporel privé de dimension. Comme le rêve renvoie sans médiation à l'Avant, l'histoire qu'on lit ou qu'on écrit nous renvoie à ce qui *a eu lieu*, mais dans un monde raconté de façon aoristique, comme si ça se passait *dans un présent éternel*. Ainsi, la littérature comme le rêve nous donne la sensation du temps plus réel que le réel, plus actuel que le présent. On arrive là à ce que Quignard nomme le deuxième paradoxe de Kenkô : « Le second paradoxe de l'abbé Kenkô est plus difficile encore à saisir, s'il est possible, pour un Occidental. L'abbé dit : L'art se définit comme un écho d'un déjà existé qu'on invente. / L'art rappelle un ancien qu'il crée de toutes pièces »⁵⁸.

Conclusion :

Chez Pascal Quignard, la question de l'origine est posée comme une recherche du temps immémorial considéré comme un pur mouvement de jaillir. Ce temps dont découle la Vie s'infléchit en deux modalités, comme l'homme en tant qu'animal vivipare enjambe deux mondes, c'est-à-dire deux royaumes. Dans l'œuvre de Quignard, le Jadis devient l'objet d'une quête, quête à la fois en remontant le temps historique et en recréant son équivalent à travers les œuvres d'arts. Lire et écrire sont les moyens privilégiés de suivre les traces invisibles que seule la fiction après le rêve puisse rendre palpables.

(Maîtresse de conférences à l'Université de Tsukuba)

⁵⁸ *Op.cit.*, chap. 15, p. 48.